

vous le précipitez d'une ardeur invincible ; je suis vaincu. Je restai sur le carreau, meurtri et plein d'admiration.

DÉMOPHILE.

Vous prenez mal votre temps pour me persifler.

PROTAGORAS.

Je ne persifle point. Je suis fort sérieux, et je le ferai voir. Il est bien vrai qu'étant de nature et de profession pacifiques, je me serais accommodé de de ne point assister aux couches de la philosophie. J'aurais aimé, comme Voltaire, à caresser de mon lit de mort le berceau tout préparé de mon enfant, sans risquer d'entendre les cris de la mère et les vagissements du nouveau-né : mais puisqu'enfin il est venu, ce cher enfant, je dois veiller à ce qu'on ne l'étouffe point. Il aura des écarts de jeunesse qui indisposeront le public et qui déplairont même je le prévois, à plus d'un parent. Une réaction jésuitique est à craindre. On croira que l'ancienne morale avait du bon. Les théocrates reprendront la parole ; ils abuseront de quelques cas malheureux, de quelques misères, pour relever des dogmes que la raison redoute et proscrit. Voilà les ennemis et les doctrines qu'il faut combattre. Mon cher ami, faites comme moi, cachons-nous, mais n'allons pas trop loin. Restons là pour sauver notre œuvre. Quand les premières folies seront faites, alors nous reparaitrons. Nous laisserons par terre le théocratique, et, en instruisant la raison à se modérer, nous assurerons son empire.

DÉMOPHILE.

Ne comptez pas sur moi ; je ne suis plus des vôtres.

PROTAGORAS.

Impossible, mon cher. A moins de devenir catholique, apostolique et romain, et de suivre désormais Valentin de Lavaur, vous êtes avec nous.

DÉMOPHILE.

J'irais jusque-là, plutôt que d'honorer les débordements d'infamies que vous appelez la raison. J'ai pu être un sot ; je l'ai été, s'il est vrai que j'aie favorisé le triomphe de vos doctrines. C'est la faute du temps où je suis né, c'est la faute de mon esprit, ce n'est pas la faute de mon cœur. Je ne suis pas méchant et je ne suis pas stupide.

PROTAGORAS.

De sorte qu'à votre avis je suis l'un ou l'autre ?

DÉMOPHILE.

Vous vous êtes trompé comme nous, plus que nous.

PROTAGORAS.

Je ne me suis point trompé.

DÉMOPHILE.

Mon cher ami, ne vous obstinez point dans une erreur dont vous voyez maintenant les conséquences horribles. Reconnaissez que nous avons été trop loin, beaucoup trop loin. Nous avons miné la base même de l'édifice. En chassant le prêtre, nous avons chassé le gendarme et descellé nous-mêmes les verrous qui nous défendaient des voleurs. Sans profit pour personne, nous avons plongé la patrie et nous dans un abîme de maux.

PROTAGORAS.

Homme de peu de foi ! ne voyez pas la patrie, voyez l'humanité ; ne songez pas à vous et au présent, songez à l'avenir.

DÉMOPHILE.

Allez vous promener ! Dans le présent, dans l'avenir, je ne vois que des ruines, des chaumières et

un peuple sans frein, noyant la civilisation dans un bourbier de fange et de sang.

PROTAGORAS.

Taisez-vous donc ! Je rougirais pour vous si l'on pouvait nous entendre. Les jésuites ne parleraient pas autrement. Voulez-vous prendre leur place ? Entre l'église et moi pas de milieu.

DÉMOPHILE.

Eh bien ! dût mon nom être couvert d'une réprobation éternelle, je le dirai ! Oui, la main sur la conscience, s'il fallait choisir entre l'église et vous, s'il fallait condamner l'humanité aux conséquences de la doctrine théocratique ou aux conséquences de la vôtre...

PROTAGORAS.

Eh bien !

DÉMOPHILE.

Eh bien ! je n'hésiterais pas, et je dirais : Replongeons-nous dans la nuit du moyen-âge !... Mais nous n'en sommes point là. J'ai foi aux lumières de mon temps et à la sagesse de mon pays. La civilisation suivra sa glorieuse route entre les écueils contraires où d'aveugles passions l'attirent. Elle échappera aux fanatiqueries du progrès comme à ceux de la résistance. Voilà ma foi.

PROTAGORAS.

Nous ne sommes plus à la tribune, il faut parler raison. Sur quoi repose votre foi ?

DÉMOPHILE.

Le pays a le sentiment de la justice.

PROTAGORAS.

Qu'est-ce que c'est que le sentiment de la justice ?

DÉMOPHILE.

Si vous ne le savez pas, je le sais.

PROTAGORAS.

Voilà une réponse comme vous en avez fait beaucoup dans votre éblouissante carrière, et qui ne me paraît point concluante. Je vous dirai, moi, que le sentiment de la justice est celui pour lequel vous avez si long-temps combattu, qui ne veut point que la raison d'un homme soit soumise à celle d'un autre homme, ni qu'on vienne, au nom du ciel ou d'une prétendue nécessité sociale, condamner en nous des penchans naturels, sacrés, qu'enflamme la société même, dans l'intérêt de qui on voudrait les éteindre. Éveillé, fortifié, exalté par la philosophie, ce sentiment de la justice triomphe présentement après des efforts séculaires. Il est destiné à de terribles attaques et à de lamentables trahisons, je le défendrai. J'ai vécu pour lui, je mourrai pour lui.

DÉMOPHILE.

Allons donc ! s'il suffisait de ma volonté pour déporter en Océanie tous les apôtres de ce beau sentiment de la justice, on vous verrait le premier à me solliciter de le faire.

PROTAGORAS.

Peut-être bien... ; mais ce ne serait pas philosophique. Conservons, je vous en prie, les principes, mon illustre ami, et ne commettons pas le crime des théocrates qui n'ont fait autre chose que brider le sentiment de la justice et de la liberté.

DÉMOPHILE.

O sophistes, perte des états, voilà comment vous perdez les peuples ! Ce prétendu sentiment de la justice est à mes yeux si faux, si funeste, si fécond en iniquités monstrueuses, que je fais vœu de le combattre durant ce qui me reste de vie. La mort même...

(On entend un coup de fusil. Démophile et Protagoras s'enfuient.)